

ZAQ^{e+}MOI

Édition : Nathalie Ferraris
Révision : Karine Picard
Correction : Anne-Marie Théorêt
Infographie : Chantal Landry

DISTRIBUTEUR EXCLUSIF:
Pour le Canada et les États-Unis:
MESSAGERIES ADP* inc.
2315, rue de la Province
Longueuil, Québec J4G 1G4
Téléphone : 450-640-1237
Télécopieur : 450-674-6237
Internet : www.messageries-adp.com
* filiale du Groupe Sogides inc.,
filiale de Québecor Média inc.

01-15

© 2015, Recto-Verso, éditeur
Charron Éditeur inc.,
une société de Québecor Média

Charron Éditeur inc.
1055, boul. René-Lévesque Est, bureau 205
Montréal, Québec, H2L 4S5
Téléphone : 514-523-1182

Tous droits réservés

Dépôt légal : 2015
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
ISBN 978-2-924259-59-7

Gouvernement du Québec – Programme de crédit
d'impôt pour l'édition de livres – Gestion SODEC
– www.sodec.gouv.qc.ca

L'Éditeur bénéficie du soutien de la Société de
développement des entreprises culturelles du
Québec pour son programme d'édition.

Nous reconnaissons l'aide financière du gouverne-
ment du Canada par l'entremise du Fonds du livre
du Canada pour nos activités d'édition.

Marie-Josée Soucy

ZAQ et MOI

L'envahisseur

2

Illustration de la couverture : Annabelle Métayer

*À Anne-Catherine, ma presque nièce
À ton Abitibi d'adoption*



Jamais de fumée sans feu

C'est en sursaut que je me réveille pour constater que mon cadran lumineux projette 6:25 en chiffres rouges sur le plafond de ma chambre. Je laisse retomber ma tête sur mon oreiller. Il me reste encore une petite demi-heure pour profiter des bras de Morphée.

Je me rends compte avec soulagement que je rêvais (ou plutôt cauchemardais!) et que ma mère ne s'apprête pas réellement à épouser le beau Bernaaaaaard! C'est exactement ce qui se passait dans mon rêve: ma mère et le père de Zaq avançaient vers l'autel, bras dessus, bras dessous, prêts à se jurer amour, fidélité et tout le tralala pour toujours. Moi, pendant ce temps, j'observais la scène, suspendue devant une petite fenêtre, les pieds dans le vide: la fenêtre du garage de Bernard, de toute évidence, mais c'est seulement maintenant que je le réalise.

Ouf! Il ne manquerait plus que ça, que nos parents se marient. Plusieurs semaines se sont écoulées depuis la rentrée scolaire et je me suis adaptée à la présence (imposée!) de Zacharie-Alexandre Quintal. De la même façon que les animaux arrivent à s'adapter aux changements dans leur environnement: non pas par choix, mais par instinct de survie. Il reste que, même si je parviens à tolérer Zaq à l'école (et même dans mon salon à l'occasion), je n'ai pas pour autant envie de partager à plein temps mon habitat naturel avec lui.

Je tapote mon oreiller pour lui redonner sa forme initiale et je me tourne sur le côté, ma position préférée pour dormir. Je ferme tout juste les yeux quand j'entends des sirènes. Jusqu'ici, rien d'anormal. Les sirènes des véhicules d'urgence font partie du quotidien dans une grande ville. J'aperçois toutefois les gyrophares de ce que je pense être un camion de pompier qui passe à toute vitesse devant la fenêtre de ma chambre. Le véhicule est immédiatement suivi d'un deuxième. Je bondis aussitôt hors du lit afin d'aller coller mon nez à la fenêtre. Je me sens un peu comme la fouine du village à l'affût des plus récents potins du voisinage.

Les sirènes se taisent quelques secondes après que le dernier camion rouge eut tourné le coin de ma rue. L'incendie ne doit pas être bien loin. Je lève les yeux vers le ciel qui se réveille à peine et j'aperçois un immense nuage noir juste

au-dessus des immeubles de l'autre côté de la rue. J'enfile rapidement ma robe de chambre et sors sur le balcon, pour me rendre compte que plusieurs voisins ont aussi été réveillés par toute cette agitation. L'odeur de fumée me pique maintenant les narines; impossible de retourner au lit comme si de rien n'était. Je dois aller voir ce qui se passe de plus près. Je retourne dans ma chambre.

— Papa!

Je l'appelle à travers la maison tout en sautant dans un jeans.

— Papa! Réveille-toi!

Je l'appelle à nouveau tout en passant mon t-shirt par-dessus ma tête.

— Papa! Réveille-toi! Il y a le feu!

Il n'en faut pas plus pour tirer de son sommeil l'ours en hibernation. Le vacarme qu'il fait me donne l'impression qu'il est tombé de son lit. Vêtu uniquement d'un caleçon, il accourt dans le corridor en essayant avec maladresse d'enfiler son pantalon.

— Un feu? Où ça, Vanille?

Il manque de trébucher en arrivant à ma hauteur.

— Chez les voisins! lui dis-je en indiquant la fenêtre du salon.

Mon père semble momentanément rassuré de constater que le feu n'est pas dans notre maison. Nous nous précipitons tout de même vers la fenêtre pour réaliser que l'incendie paraît plutôt important, à en juger par l'immense panache de fumée qui recouvre maintenant le ciel.

Sans même nous consulter, nous mettons vite nos bottes et nos manteaux, et nous filons à l'extérieur. D'autres seraient retournés se coucher, mais papa et moi sommes trop curieux. Je me retiens pour ne pas courir en descendant. Je suis pressée d'arriver, mais l'escalier en colimaçon est très glissant l'hiver et je sais que je dois être prudente. Les services d'urgence sont bien assez occupés pour le moment.

Une fois sur le trottoir, nous marchons d'un pas rapide jusqu'au bout de la rue. C'est seulement lorsque nous tournons le coin que je réalise que l'incendie fait rage dans la rue où habitent Zaq et Bernard. Se pourrait-il que ce soit chez eux? Les camions semblent en effet immobilisés devant leur immeuble. C'est du moins l'impression que j'en ai de ma position. Le regard de mon père croise le mien et me confirme ce que je pensais. C'est bien leur duplex qui est en train de brûler.

Les flammes sont puissantes et les pompiers ont l'air d'avoir du mal à contrôler le brasier. Papa

et moi courons en direction du drame. Des dizaines de curieux sont rassemblés aux limites du périmètre de sécurité. Je cherche Zaq et son père des yeux, mais je ne les vois pas. Je me surprends alors à prier, moi qui ne crois pas vraiment en Dieu. Sauf les jours où j'ai vraiment peur (comme maintenant) ou ceux où j'ai un examen d'anglais (mais ça, c'est une autre histoire). À cet instant précis, je le supplie plus que jamais d'avoir permis à Zaq et Bernard de quitter l'immeuble à temps. Parce qu'à en juger par la violence de l'incendie, s'ils sont toujours à l'intérieur, c'est peine perdue.

Coup de théâtre

Sans aucune hésitation, je lève le ruban jaune sur lequel il est inscrit « Zone interdite incendie » et je m'avance du côté où seuls les pompiers sont admis.

— Reviens ici, Vanille! me crie mon père.

Je suis presque aussitôt interceptée par un policier en uniforme qui m'ordonne sèchement de retourner d'où je viens.

— Mon ami habite ici, monsieur!

Son regard désapprobateur se fait plus compréhensif.

— Il est probablement dans l'autobus pour les sinistrés, là-bas, me dit-il en pointant un véhicule stationné un peu plus loin dans la rue.

Je rejoins donc mon père et nous nous dirigeons tous les deux d'un pas rapide vers l'autobus en question. Une vague de soulagement m'envahit

lorsque je peux enfin apercevoir Zacharie et son père emmitoufflés dans des couvertures. Le soulagement fait ensuite place à la surprise et à la consternation quand je réalise que la femme qui se trouve avec eux est nulle autre que Mila.

— Maman ? Mais qu'est-ce que tu fais là ? Comment as-tu su ce qui se passait ?

Ma mère me lance un de ces regards que je traduis par : « Ne fais pas semblant de ne pas comprendre, ma fille... » De toute évidence, elle a passé la nuit chez Bernard. Leur relation a atteint un statut qui ne m'avait pas encore été officiellement confirmé. Je m'en doutais bien, mais disons que ma mère ne m'a jamais avoué ouvertement qu'elle passait certaines nuits chez les Quintal. Elle ne le fait pas les jours où je suis chez elle et je n'ai jamais eu connaissance qu'elle découchait lorsque je dormais chez mon père. Est-ce une simple omission de sa part ou plutôt un secret ? Je me demande si elle me l'aurait dit si je ne l'avais pas surprise par hasard ce matin...

Et puis Zaq, comment se fait-il qu'il ne m'en ait jamais parlé ? Mon père, lui, ne semble ni surpris ni offusqué de constater que son ex-femme passe la nuit avec un autre. Il faut dire que ça fait quand même plus de sept ans que mes parents sont séparés. Il est surtout préoccupé par les événements en cours.

— Est-ce que tout le monde va bien ? demande-t-il sans fixer personne en particulier.

— Oui, Simon. Heureusement, tout le monde va bien, répond Bernard. Nous avons juste eu le temps de sortir. Tout s'est passé tellement vite. Par chance, l'alarme d'incendie nous a tous réveillés.

— Par chance, oui ! enchaîne ma mère. Nous aurions tous pu y passer. Je n'ai jamais eu aussi peur de toute ma vie. Semble-t-il que le feu se serait déclaré chez le voisin. J'espère que ce n'est pas de la négligence !

— L'important, c'est que nous soyons tous sains et saufs, intervient Bernard pour tempérer ma mère. Monsieur Pelletier a eu la peur de sa vie lui aussi. L'essentiel, c'est qu'il n'y ait eu aucun blessé. Notre détecteur de fumée nous a permis de sortir de l'immeuble à temps. L'histoire finit bien, conclut-il en resserrant son bras autour de Mila, à la fois pour la réconforter et pour la réchauffer.

Sur ces mots, Bernard observe monsieur Pelletier qui pleure sur le trottoir. Un pompier essaie de le convaincre d'entrer dans le bus, ce qu'il refuse catégoriquement.

— Monsieur Pelletier voit sa vie partir en fumée, explique Bernard. Il habite cet immeuble depuis plus de quarante ans ! C'est ici qu'il a vécu avec sa femme et qu'il a vu grandir leurs trois enfants.

Je me sens triste pour le vieil homme qui semble si démuné. J'ai presque envie d'aller le serrer dans mes bras. Non seulement il perd son logement, mais il a probablement perdu beaucoup plus : des photos, des lettres, des documents...

Je suis soulagée pour Zaq et Bernard que le garage n'ait pas été atteint. Quelle catastrophe ça aurait été ! Toutes les photos et les souvenirs accumulés par Bernard s'y trouvent. C'est toute une chance aussi que nous ayons décidé de confier la poupée de Sarah à mon grand-père. Elle est donc en sécurité dans la boutique d'Oscar. Mes pensées rencontrent celles de Zaq :

— Une chance que la poupée n'était pas dans la maison ! lâche-t-il dans un souffle, parlant pour la première fois.

J'acquiesce d'un signe de tête.

— Oui, la poupée est sauvée et vos photos aussi. Vous ne vous en tirez pas trop mal, quand même. Ce n'est pas comme monsieur Pelletier.

— Tu n'as pas tort, Vanille, mais, pour le moment, c'est surtout pour son chat que monsieur Pelletier est inquiet, m'explique Zaq.

— Il est resté dans la maison ?

— Il a probablement réussi à s'enfuir, corrige Bernard. Il y a de bonnes chances qu'il s'en soit sorti.

— Même s'il s'en est sorti, il n'est pas pour autant hors de danger, souligne Zaq. Princesse est une chatte d'intérieur. Elle n'a pas l'habitude d'être dehors par un temps pareil.

Le temps est en effet assez frais pour un début décembre. Il fait presque moins dix degrés et une petite neige, tombée la veille, recouvre le sol. Je ne m'y connais pas beaucoup en incendies, mais vite comme ça, je dirais que l'immeuble est une perte totale. Je vois mal comment Zaq et Bernard pourront y retourner au cours des prochaines semaines, ou même des prochains mois. Où vont-ils aller ? Au chalet, sûrement.

L'un des policiers s'approche pour discuter avec nous. Il confirme ce que je croyais. Il demande à Bernard s'ils peuvent se faire héberger par des amis ou de la famille pendant un certain temps. La plupart des compagnies d'assurances remboursent l'hôtel ; c'est une autre possibilité. Ma mère l'interrompt sur-le-champ.

— Pas question que vous alliez à l'hôtel, Bernie. Vous venez à la maison !

— Je ne sais pas, Mila... Tu crois que c'est une bonne idée, autant de proximité aussi rapidement ?

— Je sais bien que c'est vite, Bernard, mais c'est une situation exceptionnelle. Et vous n'êtes quand même pas pour passer des semaines dans un hôtel !

— Et s'ils allaient à leur chalet ?

Cette dernière phrase, elle est de moi. Je la regrette aussitôt qu'elle est sortie de ma bouche. Non pas que je ne pense pas ce que je viens de dire, au contraire. Seulement, je me sens un peu égoïste de songer à mon besoin de solitude alors que Zaq et Bernard n'ont plus de maison. Tous les regards se tournent vers moi et c'est ma mère, outrée, qui répond.

— Mais voyons, Vanille ! Tu n'y penses pas ! Zaq doit continuer d'aller à l'école. Et Bernard travaille en ville ! Le chalet est bien trop loin de Montréal. Non, non, vous venez chez nous, répète-elle à l'adresse de Bernard et son fils. Je n'accepterai aucun refus. Restez au moins quelques jours et après, vous verrez. On doit pouvoir cohabiter sereinement, n'est-ce pas, Vanille ?

— Euh... oui, oui. Bien sûr.

— Bien ! ajoute ma mère, satisfaite. Et si on y allait maintenant avant d'attraper froid ? Ça ne nous ferait pas de mal de dormir un peu aussi.

— D'accord, acquiesce finalement Bernard. Allons-y comme ça. Merci, Mila.

— Mais voyons, c'est tout ce qu'il y a de plus naturel.

Nous sortons tous de l'autobus. Bernard discute un moment avec les autorités avant de nous

rejoindre. Mon père propose de lui prêter quelques vêtements. Je réalise alors que les deux sinistrés, sous leur couverture, ne sont qu'en pyjama. Malheureusement pour Zaq, je ne pourrai pas lui offrir mes vêtements.

— Zaq, je peux t'en prêter à toi aussi, ajoute mon père. Je vais essayer de t'en trouver des pas trop grands, question que tu puisses te mettre quelque chose sur le dos pour aller magasiner avec ton père demain.

Nous entrons donc chez mon paternel pour une séance d'essayage improvisée, tandis que ma mère se rend chez elle pour préparer les lits des invités. Mon père trouve un pantalon et un chandail qui ne lui font plus et qui, bien qu'un peu trop grands pour Zacharie-Alexandre, peuvent le dépanner. Sa couverture toujours enroulée autour de lui, il marche jusqu'à la salle de bain.

— Je vais aller m'habiller.

— Tu es aussi bien de rester en pyjama, Zaq. On va se coucher. Tu mettras les vêtements de mon père demain matin.

Il me lance un regard furibond.

— C'est que je ne suis pas en pyjama, justement. Je commence à être tanné de marcher enveloppé dans une couverture.

Pas en pyjama ? Je réfléchis un instant. Qu'est-ce qu'il insinue au juste ?

— Que veux-tu dire par « pas en pyjama », Zaq ? Veux-tu dire que là-dessous t'es... NU ?

Pour seule et unique réponse, il me claque la porte de la salle de bain au nez.

Un petit sourire se fraie un chemin sur mon visage. Zaq serait donc sorti de chez lui nu comme un ver ? C'est presque drôle quand j'y pense. Je l'imagine s'enfuir en courant, dans la neige, tout nu. Quelle image ! La scène est risible. Mais dans les faits, c'est tout ce qu'il y a de plus logique. On ne commence pas à chercher son pantalon lorsqu'il y a le feu dans la maison !

Le feu... L'immeuble détruit... La situation me semble tout à coup moins drôle. Je décide donc de laisser mon presque ami tranquille. Il a eu son lot d'émotions. J'aurai bien l'occasion de me faire raconter tous les détails plus tard.

Monsieur Lapinot et moi

Petite matinée de congé imprévue. Nos parents ont décidé de nous laisser dormir. Je suis chez mon père, et Zaq chez ma mère, dans mon lit. Avoir su qu'il coucherait dans mon antre, j'aurais fait un peu de ménage.

J'entreprends rapidement une visite mentale de ma chambre pour essayer de voir s'il risque de tomber sur quelque chose de compromettant. Non pas que j'aie quoi que ce soit à cacher, mais quand même. Il vaudrait mieux qu'il ne mette pas la main sur une lettre échangée avec Béatrice ou sur mon journal intime! Je m'habille en vitesse et sors de ma chambre. L'appartement est silencieux. Mon père doit encore dormir. Je me rends à la cuisine pour me servir un verre de jus. Je trouve une note sur le comptoir.

*Je t'attends
en bas.*

papa xx

Mon père est donc déjà réveillé et doit être parti prendre des nouvelles de chacun chez ma mère, qui habite dans le logement du bas. Je cale mon jus d'orange, enfile mon uniforme, me brosse les dents et descends les rejoindre.

Je suis la seule à avoir fait la grasse matinée, on dirait. Ils sont tous debout. Ma mère et Bernard sirotent un café, tandis que Zaq, dans les vêtements trop grands de mon père, pianote sur son téléphone cellulaire. Même mon grand-père est là, en pleine discussion avec son ancien gendre qui s'affaire à préparer ses fabuleuses crêpes. Je ne connais personne d'autre que mon père pour faire des crêpes aussi minces et croustillantes! On se croirait un dimanche festif si ce n'était la conversation qui tourne autour de l'incendie et de ses conséquences. Bernard a l'air particulièrement éreinté.

Je salue tout le monde et embrasse mon grand-père sur la joue. Il y a déjà plusieurs jours que je l'ai vu. Je me laisse ensuite tomber sur la chaise à côté de Zaq.

— Qu'est-ce que tu fais?

— Je texte à mes amis. Je leur raconte ma nuit. C'est complètement fou! Peux-tu croire que je n'ai plus de maison?

Je dois avouer que c'est effectivement assez fou. Qui aurait pu imaginer?

Du menton, je pointe le téléphone qu'il a dans les mains.

— C'est le tien?

Il confirme de la tête comme si c'était l'évidence.

— Tu l'as sauvé du feu?

— Oui, et c'est toute une chance. Je ne dormais pas quand l'alarme s'est déclenchée. J'étais en train de jouer à un nouveau jeu que je venais de télécharger.

— Tu es sorti nu, mais avec ton téléphone! ne puis-je m'empêcher de noter, amusée.

Il m'envoie une de ces œillades menaçantes m'intimant de ne pas m'aventurer sur ce terrain.

— Tu t'es levé tôt... Je croyais que tu allais dormir très tard avec la nuit que tu as passée, lui dis-je en me versant un verre de jus.

— Je n'ai pas réussi à me rendormir. J'aurais dû, pourtant. J'avais tout ce qu'il fallait pour faire de beaux rêves avec Monsieur Lapinot...